

La machine, personnage central de l'univers romanescque

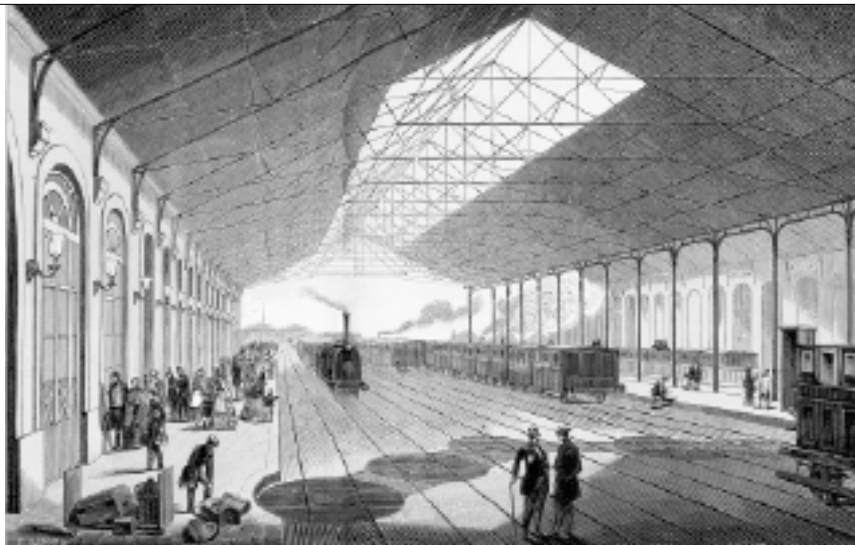
Intérieur d'une gare, lithographie en couleurs, XIX^e siècle
BNF, Estampes, R 6106 (2)

Dans l'univers de Zola, les machines s'animent, se métamorphosent et prennent une vie fantastique, comme la Lison, locomotive à la sensualité toute animale de *La Bête humaine*, ou l'alambic du père Colombe avec ses « récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux » (*L'Assommoir*). Face à ces « machines-monstres », le personnage, partagé entre attirance et répulsion, est souvent impuissant. Le magnifique attirail du père Colombe, source de tentation et de chute, est le « miroir aux alouettes » qui entraîne le héros dans la misère dans la folie. Gervaise et Coupeau sont les victimes de cette idole de métal qui accélère leur déchéance. Mais l'univers de Zola est peuplé de machines d'une tout autre envergure, des « monstres-machines », véritables gouffres dévorateurs, tels le grand magasin (*Au Bonheur des dames*), la mine (*Germinal*) ou la ville moderne (*L'Argent*)...

Il arrive que ces machines-monstres dévorent les hommes : le Voreux de *Germinal*, fosse faite de boyaux et de veines, est comparé à un organisme vivant qui vomit le charbon et avale les mineurs, tel un Moloch des temps modernes : « Et le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné de sa digestion pénible de chair humaine ».

Le grand magasin est un ogre qui prend au piège les clientes et les employés : « Était-ce humain, était-ce juste, cette consommation effroyable de chair que les grands magasins faisaient chaque année ? » s'interroge Denise dans *le Bonheur des dames*.

Symbole de progrès technique mais aussi de destruction, la machine incarne chez Zola à la fois l'optimisme dans la science et l'angoisse que la machine ne s'emballe car, comme l'annonce la tante Phasie dans *La Bête humaine*, « On va vite, on est plus savant... Mais les bêtes sauvages restent des bêtes sauvages, et on aura beau inventer des mécaniques meilleures encore, il y aura quand même des bêtes sauvages dessous » (chap. II).



Paris me fait, en ce moment, l'effet d'une énorme et puissante machine, fonctionnant à toute vapeur avec une furie diabolique. Les pistons plongent et s'élèvent violemment, le volant tourne, pareil à la roue d'un char gigantesque ; les engrenages se mordent de leurs dents de fer. Tout le mécanisme est secoué par un labeur de géant. L'acier grince et luit, souffle et se plaint. Les membres trapus de la machine se tordent, s'allongent, se raccourcissent, vont et viennent ; et, par instants, dans le grondement sourd de toutes ces pièces qui se heurtent et s'écrasent, la vapeur en s'échappant jette un cri aigu, d'une sécheresse déchirante.

Le Figaro, 15 mai 1867, ouverture de l'Exposition universelle

